

**CERCLE CULTUREL DES ARTS ET LETTRES ORLEANS-VAL DE LOIRE**  
**C.C.A.L.O.V.L.**

**Année 2022-2023**



**PHILOSOPHIE**  
**LA DECONSTRUCTION**



*Derrida*

*Dixième dossier 20 mars 2023*

**Problématique** : Déconstruire soit, mais pourquoi faire ?

Julien Molard



*Julien Molard*

Jacques DERRIDA (1930-2004) Nier que Jacques Derrida est un philosophe d'approche difficile serait stupide. Jacques Derrida est un philosophe difficile car il utilise le langage comme moyen de nous montrer que la métaphysique est "en bout de course" et comment le dire mieux qu'en utilisant un langage qui dénature le langage. Parler de "différance" c'est non seulement nous provoquer mais frapper notre tympan d'un mot qui se prononce de la même façon tout en ouvrant notre pensée sur des horizons insoupçonnés.

Le grand linguiste de Saussure ne disait-il pas que le mot qui frappe notre tympan (*le signifié*) produit dans notre cerveau une image (*le signifiant*) et que le langage est symbolique en ce sens qu'il réunit *signifié* et *signifiant* pour donner le mot. La tentative de Derrida est de détruire le langage même pour le reconstruire. On dit de Derrida qu'il était le promoteur d'une "philosophie générale" ce qui semble aller à l'encontre de ce que l'on vient de lire. Eh bien ! Non car déconstruire c'est prendre en compte la méthode structuraliste qui est celle du XXème siècle pour construire ce qu'il faut ensuite déconstruire.

On dit aussi qu'il était l'un de ceux qui témoignent de la proximité essentielle à la philosophie d'un certain nombre de savoirs voisins de sciences humaines. C'est tout l'enjeu de la philosophie générale aux XXème et XXIème siècles qui ne peut plus faire l'économie de tous les savoirs, attestés justement par ce que l'on appelle un "tournant langagier". Dans un monde qui s'autodétruit peut-on encore conserver un langage définitivement construit ? Poser la question n'est-ce pas y répondre ? Tous les philosophes contemporains de Derrida ont essayé d'y répondre : Deleuze, Foucault, Ricœur, pour ne citer que les principaux. Sans parler de Jean-Paul Sartre qui, voulant nous livrer "une histoire de sa vie", intitule son livre : **les Mots**.

- Il est en dialogue permanent avec deux philosophes qui ont retenu notre attention : Husserl et Levinas - pourtant on le croit souvent en dialogue avec Heidegger. Il nous prend toujours à contretemps !
- Il s'interroge non sur les relations de la foi et de la raison mais sur les relations de la foi et des savoirs. Il reprend ici un dialogue étonnant avec deux grands philosophes classiques de l'idéalisme allemand : Kant et Hegel. C'est toute la richesse de ce philosophe pleinement de son époque et qui en épouse tous les travers et totalement immergé dans ce que la philosophie, depuis les

présocratiques, a d'immuable et de constant. Philosophe rigoureux, peu enclin à ses débuts à s'exprimer dans les médias, il travaillait à un rythme frénétique. Couronné de succès à partir des années 1970, il devint un personnage public, ce qui l'obligea, d'une certaine manière, à soigner son image, celle d'un philosophe brillant et séducteur qui n'esquiva jamais la polémique. Sa renommée ne le détourna pas de ses obligations envers son œuvre immense, ni envers ses élèves. Dans son rôle d'enseignant, il était réputé pour sa profondeur intellectuelle, son érudition et ses talents de rhétorique.

Né le 15 juillet 1930 à El Biar, près d'Alger, et prénommé Jackie à l'état civil, il choisit de devenir Jacques Derrida lorsque, en 1959, il participa pour la première fois à un congrès universitaire. *« J'ai changé de prénom quand j'ai commencé à publier ; au moment d'entrer dans l'espace en somme, de la légitimation littéraire ou philosophique, dont j'observais à ma manière les bienséances. »*

C'est sous ce nouveau nom qu'il signa ses textes et se fit connaître des cercles académiques et culturels de l'époque. Aujourd'hui encore, peu de personnes savent que « Jacques » occulte le secret « Jackie », un prénom qui, au-delà de l'anecdote, renvoie à une époque, l'enfance du philosophe ; à un espace géographique, l'Algérie d'avant l'indépendance ; et à une culture, la culture juive. Ces éléments décisifs expliquent sa relation intense avec le secret depuis sa jeunesse, du point de vue vital et surtout intellectuel.

Derrida hérita de sa mère, Georgette, le goût pour les jeux de cartes. Son père, Aimé, qu'il accompagnait parfois, était représentant d'une marque de vins et de liqueurs, pour laquelle il voyageait aux quatre coins de l'Algérie. Son frère aîné, René, était venu au monde en 1925, suivi d'un autre garçon, Paul Moïse (1929), décédé peu après sa naissance, puis de Jackie, Jeanine Meskel (1936) et Norbert (1938-1940).

## **JUIF, FRANÇAIS, ALGÉRIEN**

D'origine séfarade, autrement dit, descendant de Juifs expulsés d'Espagne en 1492 par les Rois catholiques, la famille du philosophe était plus précisément originaire de la ville de Tolède. Le penseur se plaisait à imaginer des ancêtres marranes - juifs convertis au christianisme, mais observant leur ancienne religion en secret. C'est pour cette raison qu'il joua sérieusement et de plus en plus avec la figure du marrane : « Moins tu te montreras juif, plus tu le seras », disait-il. Au premier abord, le *marrane* passait pour bon chrétien.

Le second prénom de Derrida, Élie, était également secret ; il ne figure d'ailleurs sur aucun document officiel. Et pourtant, il est aussi réel que celui de Jackie, mais seulement connu des initiés. Il prit également en considération une autre marque de sa judéité : la circoncision. Le judaïsme était, sous bien des aspects, la religion du secret.

Le décret Crémieux (1870), qui accordait la nationalité française aux Juifs d'Algérie, avait favorisé leur assimilation et relégué les traditions religieuses à la sphère privée.

Derrida racontait que sa mère avait été élevée par sa grand-mère comme une « bourgeoise parisienne » et que les traditions juives étaient beaucoup moins présentes socialement.

## ŒUVRE

**Première étape.** Entre 1967 et 1974, Derrida développe une nouvelle conception de l'écriture et du texte :

- De la grammatologie (1967)
- L'Écriture et la différence (1967)
- La Dissémination (1972)

**Deuxième étape.** De 1974 à 1990, il s'intéresse à l'art, à la psychanalyse et à la littérature :

- Glas (1974)
- La Vérité en peinture (1978)
- La Carte postale (1980)
- Parages (1986)

**Troisième étape.** Entre 1990 et 2000, les textes à caractère politique et éthique se multiplient :

- Spectres de Marx (1993)
- Force de loi (1994)
- Politiques de l'amitié (1994)
- De l'hospitalité (1997)

**Quatrième étape.** De l'an 2000 à son décès en 2004, il aborde des sujets très variés (religion, université, mort, corps) :

- Le Toucher. Jean-Luc Nancy (2000)
- Foi et Savoir (2000)
- L'Université sans condition (2001)
- Chaque fois unique, la fin du monde (2003)

**Œuvre posthume.** Publication posthume de ses séminaires :

- La Bête et le souverain (2008 et 2010)
- Séminaire sur la peine de mort (2012 et 2015)

## LA GRAMMATOLOGIE

*Une science au service du texte*

Cette pensée avait eu des conséquences transcendantales tout au long de l'histoire de la philosophie. Ainsi, l'idée qu'un texte puisse contenir un vouloir-dire que la lecture s'efforcerait de retrouver, ou de rendre à son état de présence authentique, s'appuyait sur la subordination de l'écriture à la parole vive. En méditant sur l'écriture, la philosophie le faisait à partir de sa condition subsidiaire, qui lui refusait une valeur propre, indépendante du langage parlé (le **logos**), cherchant à y trouver ce qui se tient toujours loin d'elle. Le sens d'un texte aurait donc toujours été hors de lui, dans son énoncé premier, antérieur à son inscription.

Pour enrayer cette idée, Derrida forgea une expression devenue célèbre : « Il n'y a pas de hors-texte » :

*Il est nécessaire de restructurer le concept de texte et de le généraliser sans limite, au point de ne plus pouvoir opposer, comme à l'habitude, le texte à la parole, ou le texte à une réalité (dite non textuelle). Cette réalité a aussi la structure du texte.*

L'écriture cesse alors de dépendre de la parole et tout prend un caractère textuel.

Chaque texte est une machine à multiples têtes et lectrices pour d'autres textes.

Parages

Celui qui cherche le sens véritable d'un texte en dehors de l'écriture ne trouve qu'un autre texte et ainsi de suite. La réalité d'une trame textuelle est un tissu (ce qui veut dire littéralement un texte) dont on ne peut sortir qui brise l'opposition dedans/dehors ou la distinction même parole/écriture, ce qui conduit de nouveau à l'idée de la différence.

Curieusement, Saussure avait été l'un des premiers auteurs à proposer une idée de différence non reconductible à une unité, le signe linguistique étant formé, d'après lui, d'une opposition entre le signifiant et le signifié qui ne se résout jamais en faveur de l'un ou de l'autre ; la langue se caractérisait comme un système de différences et la valeur d'un signe linguistique provenait de la manière dont il se rapportait aux autres. Selon Derrida, ces idées faisaient de Saussure et de son concept de signe de puissants alliés dans sa lutte contre la métaphysique logocentrique. Mais le linguiste était en réalité un agent double, car il proposait des théories innovantes, tout en continuant à les ancrer dans une conception de l'écriture subordonnée à la parole.

Ni la sémiologie saussurienne, ni le structuralisme dominant ne permettaient de penser l'écriture comme le souhaitait Derrida. Il était donc nécessaire d'introduire une nouvelle science reprenant ces deux idées : celle de l'écriture, du texte, en tant que système de différences, et celle selon laquelle il n'y a pas de hors-texte. Derrida l'appela « la grammatologie ». Ceux qui s'attendaient à y trouver une science

classique, avec des présupposés et une méthode, se trompaient. La grammatologie ou science générale de l'écriture ne visait qu'à repenser le statut de l'écriture et ses caractéristiques pour dépasser la métaphysique dite « de la présence » :

Il s'agit de produire un nouveau concept d'écriture. On peut l'appeler *gramme* ou *différance*. Le jeu des différences suppose en effet des synthèses et des renvois qui interdisent qu'à aucun moment, en aucun sens, un élément simple soit présent en lui-même et ne renvoie qu'à lui-même. Cet enchaînement, ce tissu, est le texte qui ne se produit que dans la transformation d'un autre texte.

## LA PHARMARCIE de PLATON

### *La Dissémination*

Un texte n'est un texte que s'il cache au premier regard, au premier venu, la loi de sa composition et la règle de son jeu. Un texte reste d'ailleurs toujours imperceptible. La loi et la règle ne s'abritent pas dans l'inaccessible d'un secret, simplement elles ne se livrent jamais, au présent, à rien qu'on puisse rigoureusement nommer une perception.

Au risque toujours et par essence de se perdre ainsi définitivement. Qui ne saura jamais telle disparition ?

La dissimulation de la texture peut en tout cas mettre des siècles à défaire sa toile. La toile enveloppant la toile. Des siècles à défaire la toile. La reconstituant aussi comme un organisme. Régénérant indéfiniment son propre tissu derrière la trace coupante, la décision de chaque lecture. Réservant toujours une surprise à l'anatomie ou à la physiologie d'une critique qui croirait en maîtriser le jeu, en surveiller à la fois tous les fils, se leurrant aussi à vouloir regarder : le texte sans y toucher, sans mettre la main à l'objet », sans se risquer à y ajouter, unique chance d'entrer dans le jeu en s'y prenant les doigts, quelque nouveau fil. Ajouter n'est pas ici autre chose que donner à lire. Il faut s'arranger pour penser cela : qu'il ne s'agit pas de broder, sauf à considérer que savoir broder c'est encore s'entendre à suivre le fil donné. C'est-à-dire, si l'on veut bien nous suivre, caché. S'il y a une unité de la lecture et de l'écriture, comme on le pense facilement aujourd'hui, si la lecture est l'écriture, cette unité ne désigne ni la confusion indifférenciée ni l'identité de tout repos ; *le est* qui accouple la lecture à l'écriture doit en découdre.

Il faudrait donc, d'un seul geste, mais dédoublé, lire et écrire. Et celui-là n'aurait rien compris au jeu qui se sentirait du coup autorisé à en rajouter, c'est-à-dire à ajouter n'importe quoi. Il n'ajouterait rien, la couture ne tiendrait pas. Réciproquement ne lirait même pas celui que la « prudence méthodologique », les « normes de l'objectivité » et les « garde-fous du savoir » retiendraient d'y mettre du sien. Même niaiserie, même stérilité du « pas sérieux » et du « sérieux ». Le supplément de lecture ou d'écriture doit être rigoureusement prescrit mais par la nécessité d'un jeu, signe auquel il faut accorder le système de tous ses pouvoirs.

## De KANT à HUSSERL

Pour comprendre la philosophie de Husserl, il convient de passer par le précédent conceptuel que posa le philosophe prussien Emmanuel Kant (1724-1804), selon lequel l'être humain, par l'usage de ses facultés, connaît la réalité en combinant les données fournies par les sens avec une série d'éléments formels issus de l'entendement, comme l'espace et le temps, lesquels n'existent pas en dehors de l'esprit.

La philosophie postérieure à Kant chercha à approfondir dans la voie de l'élaboration des contenus de la conscience, sorte de mélange de phénoménologie et d'anthropologie, que le philosophe disait « transcendantal ». Ce faisant, elle finit par laisser cette question entre les mains du sujet qui connaît l'élaboration de l'objet. Le monde tel qu'il apparaît ! à l'homme est le monde construit par lui. Portée à l'extrême, cette pensée était désastreuse, car elle induisait une conscience autosuffisante qui aurait perdu tout contact avec la réalité qu'elle méprisait à cause de l'impossibilité de la connaître.

Si la pensée occidentale avait conduit à cette aporie, alors il convenait de tout reprendre à zéro. Husserl fit le premier pas en défendant le retour aux « choses mêmes ». Sa philosophie revendiquait un retour à la métaphysique « non dégénérée », c'est-à-dire, à celle qui prétend dévoiler le sens authentique et originaire des choses, et qui évite le risque d'une perspective par trop psychologiste. Cette perspective, en effet, enfermerait la connaissance dans les limites d'une conscience toute puissante, qui n'aurait pas besoin de l'expérience pour accéder au champ de la connaissance.

La finalité de la phénoménologie était de susciter une meilleure compréhension de ce qui a lieu dans l'acte de connaître et de déterminer à quel point les contenus de la conscience ou de la raison peuvent prétendre à la vérité après avoir été confrontés à la réalité.

Husserl pensait que les choses avaient un sens ultime équivalant à leur essence (la propriété pour une chose de se définir, faute de quoi elle ne serait pas) qui peut être connue de l'être humain. Pour accéder au sens, il fallait suivre la méthode scientifique de la phénoménologie. Les essences sont des objectivités qui se manifestent à la pensée. Néanmoins, leur découverte n'est possible qu'après avoir mis de côté le traitement habituel que l'être humain réserve aux choses, à ce qu'il appelle « réalité ». Cette *epochè* ou mise en suspens du monde quotidien suppose de s'intéresser exclusivement au domaine de la conscience et c'est le premier pas à faire pour découvrir les essences (réduction eidétique). Il fallait aller jusqu'aux « choses mêmes », des objets sensibles ou intelligibles aux valeurs morales, aux significations religieuses ou esthétiques, etc.

La conscience n'est cependant pas un espace fermé, désamarré du monde extérieur. Des philosophes avaient commis l'erreur de le croire avant Husserl, qui essaya d'éviter cet enfermement ou ce solipsisme avec l'idée d'intentionnalité. La conscience est ainsi intentionnelle. Dit autrement, elle s'adresse à quelque chose qui est situé en dehors d'elle, le monde.



## LA DECONSTRUCTION

### *Lettre à un Ami japonais*

Cher Professeur Izutsu,

Lors de notre rencontre je vous avais promis quelques réflexions - schématiques et préliminaires - sur le mot « déconstruction ». Il s'agissait en somme de prolégomènes à une traduction possible de ce mot en japonais. Et, pour cela, de tenter au moins une détermination négative des significations ou connotations à éviter si possible. La question serait donc : qu'est-ce que la déconstruction n'est pas ? Ou plutôt devrait ne pas être ? Je souligne ces mots « possible » et « devrait ». Car si on peut anticiper les difficultés de traduction (et la question de la déconstruction est aussi de part en part la question de la traduction et de la langue des concepts, du corpus conceptuel de la métaphysique dite « occidentale », il ne faudrait pas commencer par croire, ce qui serait naïf, que le mot « déconstruction » est adéquat, en français, à quelque signification claire et univoque.

Il y a déjà, dans « ma » langue, un sombre problème de traduction, entre ce qu'on peut viser, ici ou là, sous ce mot, et l'usage même, la ressource de ce mot. Et il est déjà clair que les choses changent d'un contexte à l'autre, en français même. Mieux, dans le milieu allemand, anglais et surtout américain, le même mot est déjà attaché à des connotations, inflexions, valeurs affectives ou pathétiques très différentes. Leur analyse serait intéressante et mériterait d'ailleurs tout un travail.

Quand j'ai choisi ce mot, ou quand il s'est imposé à moi, je crois que c'était dans **De la grammatologie**, je ne pensais pas qu'on lui reconnaîtrait un rôle si central dans le discours qui m'intéressait alors. Entre autres choses, je souhaitais traduire et adapter à mon propos les mots heideggériens de **Destruktion** ou de **Abbau**. Tous les deux signifiaient dans ce contexte une opération portant sur la structure ou l'architecture traditionnelle des concepts fondateurs de l'ontologie ou de la métaphysique occidentale. Mais en français le terme « destruction » impliquait trop visiblement une annihilation, une réduction négative plus proche de la « démolition » nietzschéenne, peut-être, que de l'interprétation heideggérienne ou du type de lecture que je proposais. Je l'ai donc écarté. Je me rappelle avoir cherché si ce mot « déconstruction » (venu à moi de façon apparemment très spontanée) était bien français. Je l'ai trouvé dans le Littré. Les portées grammaticale, linguistique ou rhétorique s'y trouvaient associées à une portée « machinique ». Cette association me parut très heureuse, très heureusement adaptée à ce que je voulais au moins suggérer. Permettez-moi de citer quelques articles du Littré. « Déconstruction 1 Action de déconstruire. 1 Terme de grammaire. Dérangement de la construction des mots dans une phrase. "De la déconstruction, vulgairement dite construction", Lemare, "De la manière d'apprendre les langues", ch. 17, dans *Cours de langue latine. Déconstruire*

Désassembler les parties d'un tout. Déconstruire une machine pour la transporter ailleurs.

Terme de grammaire (...) Déconstruire des vers, les rendre, par la suppression de la mesure, semblables à la prose. Absolument. "Dans la méthode des phrases pré notionnelles, on commence aussi par la traduction, et l'un de ses avantages, c'est de n'avoir jamais besoin de déconstruire", Lemare, *Se déconstruire* (...) Perdre sa construction. "L'érudition moderne nous atteste que, dans une contrée de l'immobile Orient, une langue parvenue à sa perfection s'est déconstruite et altérée d'elle-même, par la seule loi de changement, naturelle à l'esprit humain", Villemain, *Préface du Dictionnaire de l'Académie*. »

Naturellement il va falloir traduire tout cela en japonais, et cela ne fait que reculer le problème. Il va sans dire que si toutes ces significations énumérées par le Littré m'intéressaient par leur affinité avec ce que je « voulais-dire », elles ne concernaient, métaphoriquement, si l'on veut, que des modèles ou des régions de sens et non la totalité de ce que peut viser la déconstruction dans sa plus radicale ambition. Celle-ci ne se limite ni à un modèle linguistico-grammatical, ni même à un modèle sémantique, encore moins à un modèle machinique. Ces modèles eux-mêmes devaient être soumis à un questionnement déconstructeur. Il est vrai qu'ensuite ces « modèles » ont été à l'origine de nombreux malentendus sur le concept et le mot de déconstruction qu'on était tenté d'y réduire.

Il faut dire aussi que le mot était d'usage rare, souvent inconnu en France. Il a dû être reconstruit en quelque sorte, et sa valeur d'usage a été déterminée par le discours qui fut alors tenté, autour et à partir de *De la grammatologie*. C'est cette valeur d'usage que je vais essayer maintenant de préciser et non quelque sens primitif, quelque étymologie à l'abri ou au-delà de toute stratégie contextuelle.

Deux mots encore au sujet du « contexte ».

Le « structuralisme » était alors dominant. « Déconstruction » semblait aller dans ce sens puisque le mot signifiait une certaine attention aux structures (qui elles-mêmes ne sont simplement ni des idées, ni des formes, ni des synthèses, ni des systèmes). Déconstruire, c'était aussi un geste structuraliste, en tout cas un geste qui assumait une certaine nécessité de la problématique structuraliste. Mais c'était aussi un geste anti-structuraliste - et sa fortune tient pour une part à cette équivoque. Il s'agissait de défaire, décomposer, désédimenter des structures (toutes sortes de structures, linguistiques, « logocentriques », « phonocentriques » le structuralisme étant surtout dominé alors par des modèles linguistiques, de la linguistique dite structurale qu'on disait saussurienne, socio-institutionnelles, politiques, culturelles et surtout, et d'abord, philosophiques).

C'est pourquoi, surtout aux États-Unis, on a associé le motif de la déconstruction au « post-structuralisme » (mot ignoré en France, sauf quand il « revient » des États-Unis). Mais défaire, décomposer, désédimenter des structures, mouvement plus historique, en un certain sens, que le mouvement « structuraliste » qui se trouvait par-là remis en question, ce n'était pas une opération négative. Plutôt que de détruire, il fallait aussi comprendre comment un « ensemble » s'était construit, le reconstruire pour cela. Toutefois l'apparence négative était et reste d'autant plus difficile à effacer qu'elle se donne à lire dans la grammaire du mot (dé-) encore qu'elle

puisse suggérer aussi une dérivation généalogique plutôt qu'une démolition. C'est pourquoi ce mot, à lui seul du moins, ne m'a jamais paru satisfaisant (mais quel mot l'est-il ?) et doit toujours être cerné par un discours. Difficile à écarter ensuite parce que, dans le travail de la déconstruction, j'ai dû, comme je le fais ici, multiplier les mises en garde, écarter finalement tous les concepts philosophiques de la tradition, tout en réaffirmant la nécessité de recourir à eux, au moins sous rature. On a donc dit, précipitamment, que c'était une sorte de théologie négative (ce qui n'était ni vrai ni faux, mais je laisse ici ce débat).

En tout cas, malgré les apparences, la déconstruction n'est ni une analyse ni une critique, et la traduction devrait en tenir compte. Ce n'est pas une analyse, en particulier parce que le démontage d'une structure n'est pas une régression vers l'élément simple, vers une origine indécomposable. Ces valeurs, comme celle d'analyse, sont elles-mêmes des philosophèmes soumis à la déconstruction. Ce n'est pas non plus une critique, en un sens général ou en un sens kantien. L'instance du *krinein* ou de la *krisis* (décision, choix, jugement, discernement) est elle-même, comme d'ailleurs tout l'appareil de la critique transcendantale, un des « thèmes » ou des « objets » essentiels de la déconstruction.

J'en dirai de même pour la méthode. La déconstruction n'est pas une méthode et ne peut être transformée en méthode. Surtout si on accentue dans ce mot la signification procédurière ou technicienne. Il est vrai que, dans certains milieux (universitaires ou culturels, je pense en particulier aux Etats-Unis), la « métaphore » technicienne ou méthodologique qui semble nécessairement attachée au mot même de « déconstruction » a pu séduire ou égarer. D'où le débat qui s'est développé dans ces mêmes milieux : la déconstruction peut-elle devenir une méthodologie de la lecture et de l'interprétation ? Peut-elle se laisser ainsi approprier et domestiquer par les institutions académiques ?

Il ne suffit pas de dire que la déconstruction ne saurait se réduire à quelque instrumentalité méthodologique, à un ensemble de règles et de procédures transposables. Il ne suffit pas de dire que chaque « événement » de déconstruction reste singulier, ou en tout cas au plus près possible de quelque chose comme un idiomme et une signature. Il faudrait aussi préciser que la déconstruction n'est même pas un acte ou une opération. Non seulement parce qu'il y aurait en elle quelque chose de « passif » ou de « patient » (plus passif que la passivité, dirait Blanchot, que la passivité telle qu'on l'oppose à l'activité). Non seulement parce qu'elle ne revient pas à un sujet (individuel ou collectif) qui en aurait l'initiative et l'appliquerait à un objet, un texte, un thème. La déconstruction a lieu, c'est un événement qui n'attend pas la délibération, la conscience ou l'organisation du sujet, ni même de la modernité. Ça se déconstruit. Le *ça* n'est pas ici une chose impersonnelle qu'on opposerait à quelque subjectivité égologique. C'est en déconstruction (Litttré disait : « se déconstruire ... perdre sa construction »). Et le « se » du « se déconstruire », qui n'est pas la réflexivité d'un moi ou d'une conscience, porte toute l'énigme. Je m'aperçois, cher ami, qu'à tenter d'éclairer un mot en vue d'aider à la traduction, je ne fais que multiplier par là même les difficultés : l'impossible « tâche du traducteur » (Benjamin), voilà ce que veut dire aussi « déconstruction ».

Si la déconstruction a lieu partout où ça a lieu, où il y a quelque chose (et cela ne se limite donc pas au sens ou au texte, dans le sens courant et livresque de ce dernier mot), il reste à penser ce qui se passe aujourd'hui, dans notre monde et dans la « modernité », au moment où la déconstruction devient un motif, avec son mot, ses thèmes privilégiés, sa stratégie mobile, etc.] je n'ai pas de réponse simple et formalisable à cette question. Tous mes essais sont des essais qui s'expliquent avec cette formidable question. Ils en sont de modestes symptômes autant que des tentatives d'interprétation. Je n'ose même pas dire, en suivant le schéma heideggérien, que nous sommes dans une « époque » de l'être-en déconstruction, d'un être-en-déconstruction qui se serait manifesté ou dissimulé à la fois dans d'autres « époques », Cette pensée d'« époque », et surtout celle d'un rassemblement du destin de l'être, de l'unité de sa destination ou de sa dispensation (Schicken, Geschick) ne peut jamais donner lieu à quelque assurance.

Pour être très schématique, je dirai que la difficulté de définir et donc aussi de traduire le mot « déconstruction » tient à ce que ce que tous les prédicats, tous les concepts définissants, toutes les significations lexicales et même les articulations syntaxiques qui semblent un moment se prêter à cette définition et à cette traduction sont aussi déconstruits ou déconstructibles, directement ou non, etc. Et cela vaut pour le mot, l'unité même du mot déconstruction, comme de tout mot. De la grammatologie met en question l'unité « mot » et tous les privilèges qui lui sont en général reconnus, surtout sous sa forme nominale. C'est donc seulement un discours, ou plutôt une écriture qui peut suppléer cette incapacité du mot à suffire à une « pensée », Toute phrase du type « la déconstruction est X » ou « la déconstruction n'est pas X » manque a priori de pertinence, disons qu'elle est au moins fautive. Vous savez qu'un des enjeux principaux de ce qui s'appelle dans les textes « déconstruction », c'est précisément la **délimitation de l'ontologique** et d'abord de cet indicatif présent de la troisième personne : S est P.

Le mot « déconstruction », comme tout autre, ne tire sa valeur que de son inscription dans une chaîne de substitutions possibles, dans ce que l'on appelle si tranquillement un « contexte ». Pour moi, pour ce que j'ai tenté ou tente encore d'écrire, il n'a d'intérêt que dans un certain contexte où il remplace et se laisse déterminer par tant d'autres mots, par exemple « écriture », « trace », « différance », « supplément », « hymen », « pharmakon », « marge », « entame », « parergon », etc. Par définition, la liste ne peut être close et je n'ai cité que des noms - ce qui est insuffisant et seulement économique. En fait il aurait fallu citer des phrases et des enchaînements de phrases qui à leur tour déterminent, dans certains de mes textes, ces noms-là.

Ce que la déconstruction n'est pas ? Mais tout !

Qu'est-ce que la déconstruction ? Mais rien !

Je ne pense pas, pour toutes ces raisons, que ce soit un bon mot. Il n'est surtout pas beau. Il a certes rendu quelques services, dans une situation bien déterminée. Pour savoir ce qui l'a imposé dans une chaîne de substitutions possibles, malgré son imperfection essentielle, il faudrait analyser et déconstruire cette « situation bien déterminée », C'est difficile et ce n'est pas ici que je le ferai.

Encore un mot pour précipiter la conclusion car cette lettre est déjà trop longue. Je ne crois pas que la traduction soit un événement secondaire et dérivé au regard d'une langue ou d'un texte d'origine. Et comme je viens de le dire, « déconstruction » est un mot essentiellement remplaçable dans une chaîne de substitutions. Cela peut aussi se faire d'une langue à l'autre. La chance pour (la) « déconstruction », ce serait qu'un autre mot (le même et un autre) se trouve ou s'invente en japonais pour dire la même chose (la même et une autre), pour parler de la déconstruction et pour l'entraîner ailleurs, l'écrire et la transcrire. Dans un mot qui serait aussi plus beau.

Quand je parle de cette écriture de l'autre qui serait plus belle, j'entends évidemment la traduction comme le risque et la chance du poème. Comment traduire « poème », un « poème » ?

(...) Croyez, chez Professeur Izutsu, à ma reconnaissance et à mes sentiments les plus cordiaux.